

Publié pour la première fois dans les années quatre-vingt, Emmanuel Carrère a traversé plusieurs phases de production avant d'atteindre sa renommée actuelle. En France, la vaste majorité de son œuvre est l'apanage d'une seule maison d'édition, P.O.L., et l'avancement de sa trajectoire est marqué par des tournants liés tantôt au style tantôt à la figure de l'auteur. Dans cet article, nous reconstruisons les particularités de chacune de ces phases, l'objectif étant d'illustrer le rôle des déterminants extratextuels dans la lecture et l'appréciation de l'œuvre de Carrère en France.

Après avoir débuté comme romancier avec *L'Amie du jaguar*, Emmanuel Carrère obtient un grand succès avec *La Moustache* et devient un véritable cas littéraire grâce à *L'Adversaire*.¹ Son exploit ne s'explique pourtant pas seulement par la qualité intrinsèque de son écriture – une notion qui exige, pour ne pas devenir obsolète, une redéfinition constante –, mais aussi par la construction collective de sa valeur symbolique. Cette construction relève, entre autres, du travail éditorial caché derrière chaque ouvrage.

Un tel travail constitue l'une des « opérations sociales » prévues, selon Pierre Bourdieu, par la médiation d'un texte littéraire : il s'agit notamment de son « marquage » (Bourdieu 2002). Marquer un texte signifie l'assimiler à un catalogue éditorial et, donc, à la vision de la littérature et du monde qu'il représente. Chaque choix d'un éditeur dans sa manière de présenter un texte aux lecteurs confère au produit final – c'est-à-dire au livre publié – une signification et une valeur précises : l'insertion dans une collection, le contenu des paratextes, la couverture, le titre, le cas échéant aussi la préface ou l'introduction permettent à la maison d'assimiler un texte à sa production et de lui attribuer une image publique qui précède son contenu.

Pour élucider les passages qui ponctuent la trajectoire de l'auteur, nous proposons une analyse des dossiers de presse qui témoignent d'une réception

de plus en plus vaste et variée. En outre, nous nous concentrerons sur le rôle joué par l'éditeur, qui est l'intermédiaire principal entre l'écrivain et son public. En effet, l'appartenance de l'œuvre de Carrère au catalogue de P.O.L. a affecté substantiellement l'image et de l'un et de l'autre. À travers une reconstruction des diverses étapes de production, de médiation et de réception, nous considérerons ainsi les conditions objectives qui ont rendu possible sa légitimation littéraire.

Le choix de l'éditeur

Le premier roman d'Emmanuel Carrère, *L'Amie du jaguar*, paraît chez Flammarion. C'est l'année 1983 : Carrère a 26 ans, est diplômé en Sciences Politiques après des études classiques, il est rédacteur auprès du mensuel de cinéma *Positif* et journaliste chez *Télérama*. Encore très jeune, il est inconnu dans le milieu littéraire *stricto sensu*, mais il commence à se faire un nom dans les cercles de la critique cinématographique, notamment avec un essai sur Werner Herzog paru en 1982. La même année, il finit d'écrire son premier roman qu'il intitule *Piétons fréquents* et qu'il envoie, dans un premier temps, exclusivement à Paul Otchakovsky-Laurens – que Carrère connaît comme « l'éditeur de Perec, [...] l'écrivain qu'[il] admirai[t] le plus » (Devarrieux 2007). Ne recevant pas de réponse, l'auteur tente sa chance auprès d'autres grandes maisons parisiennes ; Flammarion accepte de publier son livre, sous condition d'y apporter quelques changements d'après les indications de Thérèse de Saint-Phalle, interne à la maison.² Après quelques mois de remaniement, le roman est publié avec son nouveau titre, *L'Amie du jaguar*. S'agissant d'un premier roman, l'éditeur fournit très peu d'indications sur l'auteur : date et lieu de naissance, métier (journaliste) et une mention de sa publication sur Herzog. La quatrième relate brièvement la trame, suspendue entre une histoire d'amour et le goût du récit et de l'improbable.³

Pendant ce temps, Otchakovsky-Laurens prend contact avec Carrère et exprime son intérêt à éditer ses prochains romans. Après avoir travaillé pendant plus d'une décennie chez Flammarion, puis chez Hachette, Otchakovsky-Laurens transforme en maison indépendante la collection dont il était responsable et qui avait pour nom son monogramme : P.O.L. Cette nouvelle maison représente donc une sorte de « filiale » (Bourdieu 1999, 15) de Hachette, pouvant profiter d'un capital économique considérable : en effet, Flammarion même possède, au début des années quatre-vingt, la majorité des actions de P.O.L. C'est donc dans les intérêts de son propre capital qu'il accorde les titres succésifs de Carrère au nouveau-né d'Otchakovsky-Laurens.

Le catalogue P.O.L. commence à se construire sans empressement ; le rythme des parutions s'accélère ensuite, au fil des années. Les publications ne

dépassent pas les onze titres pendant la première année d'activité, puis les dix-huit en 1984 et les douze en 1985 ; mais, à partir de 1991, elles s'établissent autour d'une quarantaine par an, ce qui constitue une accélération considérable du rythme de production.⁴ Le catalogue, qui privilégie la littérature en langue française et ne traduit qu'exceptionnellement des ouvrages étrangers, se construit autour de peu d'auteurs déjà initiés ailleurs – Flammarion dans le cas de Carrère, mais aussi l'ancienne « P.O.L. » chez Hachette, comme dans les cas de Georges Perec, Renaud Camus et Leslie Kaplan. Puisque P.O.L. a tendance à respecter une politique d'auteur, il publie aussi les livres successifs de ces écrivains et réédite également leurs ouvrages antérieurs au changement d'éditeur : ainsi, par exemple, *L'Excès-l'usine* de Kaplan, déjà paru chez Hachette en 1982, est réédité en 1987, et *L'Amie du jaguar* est republié en 2007.

À partir de 1984, la majorité des livres de Carrère paraissent chez P.O.L. ; seulement deux volumes font exception : la biographie de l'auteur de science-fiction Philip Kindred Dick, *Je suis vivant et vous êtes morts* (Seuil 1993), et le récit *La pièce fermée*, qui accompagne le volume d'Ed Alcock, *Hobbledehoy* (Terre Bleue 2013). Ces dérogations ne doivent pas surprendre : la première relève moins de l'activité littéraire de l'auteur que de son expérience de journaliste et ; en outre, il constitue un travail sur commande, rédigé d'après un conseil de l'agent de l'auteur, François Samuelson (Carrère 2014, 133-136). La seconde exception, quant à elle, appartient à un volume photographique et relève donc d'un domaine extérieur au catalogue de P.O.L.

Bravoure, le deuxième roman d'Emmanuel Carrère, paraît en 1984. Il n'a pas encore la couverture blanche, côtelée à rainures, que Maurice Coriat concevra quelques années plus tard et qui caractérise, encore aujourd'hui, la collection grand format chez P.O.L. (Zammit, 22). Il présente un tableau de Jean-Philippe Domecq à l'allure surréaliste en couverture et un court synopsis en quatrième. *Bravoure* constitue le premier succès de Carrère, grâce à l'obtention du Prix Passion et du Prix Littéraire de la Vocation, qui récompense les auteurs prometteurs âgés de moins de trente ans.

Devenir visible : *La Moustache*

Le véritable exploit de l'écrivain auprès du grand public n'a lieu que deux années plus tard, en 1986, lorsqu'il publie *La Moustache* et *Le Détroit de Behring*. Le retentissement de ce dernier est modéré et se limite au milieu des lecteurs de science-fiction ; le premier, en revanche, suscite un grand intérêt médiatique. L'éditeur ne présente pas *La Moustache* comme un chef d'œuvre littéraire ; au contraire, la couverture sanglante suggère qu'il pourrait s'agir d'un simple *thriller*. Néanmoins, le texte obtient rapidement un succès unanime. Cela s'explique,

au moins en partie, grâce à la participation de l'auteur à *Apostrophes*, l'émission culturelle de Bernard Pivot, où il est introduit comme « l'un des plus sûrs jeunes espoirs de la littérature française ».⁵ Cette occasion contribue en mesure non négligeable à la visibilité publique de Carrère ; en outre, l'écrivain est accompagné à cette occasion par sa mère, Hélène Carrère d'Encausse, aujourd'hui secrétaire de l'Académie Française, dont la renommée contribue aussi à légitimer le nouvel entrant. Les grands journaux français accueillent avec enthousiasme la combinaison inédite d'une intrigue cauchemardesque avec une prose blanche, sans ornements ; pour cette raison ils rapprochent Carrère d'écrivains comme le Kafka de *La Métamorphose* (Garcin 1986) et le contemporain Jean-Philippe Toussaint, avec qui Carrère partagerait la « nonchalance » du style (Manière).

À ce stade, la réception est dans une phase ouverte et se limite à la presse généraliste. Plusieurs lectures de son ouvrage permettent d'assimiler l'auteur à des courants distincts : certains le relient à une écriture de l'inquiétude, souvent proche de la science-fiction, tandis que d'autres l'assimilent au minimalisme de la dernière génération d'auteurs aux Éditions de Minuit, comme Echenoz et Toussaint. L'écrivain a un intérêt à se distinguer et des uns et des autres, tout en exploitant ces rapprochements pour prendre position dans le champ. Grâce à la visibilité atteinte avec *La Moustache*, Carrère peut donc compter sur l'attention de la presse lorsqu'il commence à se frayer un chemin entre ces regroupements.

On peut observer, jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix, une fluctuation continue parmi plusieurs tendances. Les publications deviennent de plus en plus fréquentes et variées, et la présence médiatique de Carrère de plus en plus imposante : en 1988, P.O.L. publie le roman *Hors d'atteinte ?* ; dans la même année, le 3 juin, Carrère apparaît de nouveau dans *Apostrophes*, où il est entouré, cette fois, d'autres écrivains internationaux ; en 1993, Le Seuil publie la biographie de Dick ; en 1995, P.O.L. publie *La Classe de neige* – dont en 1998, Claude Miller tire un film homonyme –, ainsi que la moins connue *Vie abrégée d'Alan Turing* dans sa *Revue de littérature générale*. La biographie de Dick et les deux romans obtiennent un grand succès auprès du public, ce qui est confirmé par leur prompt réédition en format de poche ; en particulier, *La Classe de neige* devient rapidement un *best-seller*.

Obtenir l'attention de la presse : *La Classe de neige*

Avec *La Classe de neige*, le dossier de presse devient, pour la première fois, visiblement plus volumineux, et les reprises des ventes qui font suite à l'attribution du Prix Femina, puis au film de Miller, intensifient et prolongent le

retentissement du livre. Comme *La Moustache*, ce roman bascule entre deux catégories de lecteurs : il est apprécié aussi bien par le grand public que par la critique plus spécialisée – bien qu’il ne s’agisse pas encore de la critique militante ni académique, qui commencent à s’intéresser à l’auteur dans les années deux mille. Ainsi, par exemple, les lectrices du magazine *Elle* lui attribuent la deuxième place pour leur prix littéraire annuel ; en même temps, Pierre Lepape lui consacre un compte-rendu globalement positif dans son « Feuilleton » pour *Le Monde des Livres*.

Le style oscille entre plusieurs registres : les lecteurs identifient sa qualité principale dans le mélange inédit « entre le fantastique et le fait divers », tout en présentant une écriture sobre (Landel, Garcin 1995, Bona, Lebrun 1995, Mont-rémy 1995). L’appréciation presque unanime du roman s’accompagne de nombreux rapprochements qui élèvent Carrère au rang d’auteur littéraire (Josselin, Devarrieux 1995, Lebrun 1995). Un seul critique regrette la « froideur » du style. Lepape écrit : « Il ne manque qu’une chose pour que la réussite soit complète : la présence de l’auteur. Il nous demande d’être dans un livre où lui-même ne semble avoir mis que son cerveau et son métier ». Cet avis est significatif parce qu’il anticipe le développement des publications suivantes de Carrère, et qu’il se trouve à l’opposé des critiques de narcissisme formulées vis-à-vis des publications plus tardives. En effet, l’emploi du « je », qui caractérise la production de l’auteur dans les années deux mille, répond à cette exigence d’inclusion de l’écrivain dans son texte et lui permet de se distinguer du pur minimalisme. C’est la concordance de cette nouveauté formelle avec le choix d’un sujet qui provoquera l’engouement du public – l’affaire très médiatisée de Jean-Claude Romand – qui permettra à Carrère de construire son premier cas littéraire, c’est-à-dire d’écrire l’ouvrage qui lui accordera une visibilité durable aux deux pôles du champ littéraire.

Trouver sa voix

Quoique *L’Adversaire* représente un virage dans la production de l’auteur, son changement de style n’est pas soudain. Le fait divers jouait déjà un rôle important dans son processus créatif, et l’atmosphère inquiétante qui se dégage du quotidien était, dès le début, une constante de ses histoires. En outre, le récit de 1995 peut être considéré comme un précurseur de *L’Adversaire* : la *Vie abrégée d’Alan Turing* fournit un exemple de la fascination de Carrère pour les vies réelles et leurs drames, et exploite la vogue de la biofiction sans renoncer à l’analyse de la souffrance et des inquiétudes des hommes. Ce récit, pourtant, n’atteint pas encore la maturité de *L’Adversaire* : c’est seulement dans cet

ouvrage que l'auteur trouve la voix que la critique lui reconnaît comme « sa marque même » (Leyris).

À partir de ce moment, les prix reçus systématiquement, les apparitions publiques de l'auteur et ses choix stylistiques atteignent cet objectif : chaque publication de Carrère est un *best-seller*. Le public touché varie légèrement selon les textes : si plusieurs journaux et revues (*Le Monde des Livres*, *Le Figaro Littéraire*, *Télérama*, *Le Magazine Littéraire*, etc.) n'ignorent désormais aucune publication, d'autres se sentent concernés par certains titres. Ainsi, *L'Adversaire* est débattu dans des magazines intéressés plus au cas psychologique du protagoniste qu'au produit littéraire en tant que tel – comme *Impact Médecin*, *Psychiatrie Française* et le *Journal du médecin* –, et *Le Royaume* reçoit une attention particulière dans les journaux chrétiens tels que *Témoignage chrétien*, *La Croix*, *Famille chrétienne*, *Pèlerin* et *L'Homme Nouveau*. C'est aux services de presse de la maison d'édition qu'incombe le devoir d'adresser les ouvrages aux publics qu'ils peuvent intéresser.

Nous insistons sur ces publications car, encouragées par l'éditeur, elles jouent un rôle primordial dans le succès auprès du public. Il devient de plus en plus habituel, en effet, qu'un grand nombre d'articles soit consacré à chaque livre bien avant sa parution – créant une attente auprès des lecteurs qui se reflète dans la quantité d'exemplaires vendus. Ce mécanisme s'établit avec *L'Adversaire*, mais s'intensifie jusqu'à atteindre des dimensions exorbitantes avec *Limonov* et *Le Royaume*. Un tel phénomène peut être reconduit à ce que Robert Merton définit comme l'« effet Mathieu » : les agents sociaux qui ont déjà obtenu de la reconnaissance ont plus de chances d'en obtenir encore, alors que ceux qui n'ont pas encore été consacrés sont moins susceptibles de l'être dans l'avenir (439-459).⁶ En d'autres termes, la consécration tend à s'accumuler, car le capital obtenu par un écrivain dans le passé lui sert de crédit symbolique pour ses publications futures.

Du fait divers au cas littéraire : *L'Adversaire*

Le grand succès de *L'Adversaire* se reconduit à la convergence de plusieurs facteurs : la trajectoire de l'auteur, guidée par la promotion de l'éditeur sur plusieurs médias, l'a placé sous le feu des projecteurs ; la maison elle-même a grandi aussi avec ses auteurs et a atteint une visibilité considérable dans les librairies ; pour la première fois, le volume présente une quatrième de l'auteur où il utilise le « je » caractéristique de l'ouvrage. En outre, quoique la parution ait été prévue pour le 4 janvier 2000, de nombreuses critiques avant ou à proximité de cette date contribuent à « lancer » le titre (Kervéan, Ferrand, Gagnault,

Jourdaa) ; le sujet, par ailleurs, suscite un grand intérêt auprès du public, sensible à l'affaire Romand intensément médiatisée ; enfin, les choix formels de l'auteur sont accueillis avec enthousiasme par la critique spécialisée, qui entame, à partir de cette publication, un débat sur l'hybridation du romanesque qui accompagnera toute l'œuvre de Carrère.

Si ces éléments ne *justifient* pas la réception positive du roman – il est impossible de prévoir avec certitude le succès d'un ouvrage littéraire –, ils permettent néanmoins d'en comprendre mieux la portée et les modalités. Ainsi, la diffusion de photographies du procès Romand relève de l'intérêt du public pour le fait divers ; le nombre de ventes très élevé dès la sortie du livre s'explique par l'effort publicitaire des services de presse de l'éditeur et par son excellent système de distribution ; l'efficacité du lancement est assurée par plusieurs couvertures et dossiers sur l'ouvrage. En outre, encore une fois, le retentissement s'étend grâce aux adaptations : d'abord une mise en scène théâtrale par Sylvain Maurice, puis une autre par Frédéric Cherboeuf ; en 2001 un film de Laurent Cantet, *L'Emploi du temps* (issu du fait divers), et un autre en 2002 de Nicole Garcia, *L'Adversaire* (issu du livre).⁷ Les nombreuses interviews avec l'auteur (Tison, Gandillot, Rüf), enfin, sont un indice de la construction graduelle de son personnage public, encouragée aussi par l'emploi du « je » qui éveille la curiosité des lecteurs pour ses prises de position.

Or la réception enthousiaste de l'œuvre de Carrère dans la presse généraliste dégage rarement les qualités de chaque ouvrage. Mais le passage à la non-fiction et l'emploi du « je » ouvrent à l'écrivain les portes de la reconnaissance spécifique, où l'analyse de ses romans s'avère plus profonde et variée. En effet, le champ littéraire est tendu par une opposition interne entre un pôle de production de masse et un pôle de production restreinte ; l'un a tendance à suivre la logique du marché et à satisfaire la demande du public, tandis que l'autre emploie (et reformule constamment) des catégories de lecture strictement littéraires qui échappent à la loi marchande et qui contribuent à forger, à long terme, le goût du public (Bourdieu 1992). Si dans le premier, comme nous l'avons vu, l'appréciation des ouvrages de Carrère est immédiate et répandue, certes, mais aussi peu diverse et relativement superficielle, dans le second, en revanche, la critique commence à découvrir l'auteur et à lui agréer une analyse de plus en plus détaillée.

C'est donc à ce stade que la critique militante et les chercheurs, dans le pôle autonome du champ, commencent à s'intéresser à Emmanuel Carrère en tant qu'auteur représentatif pour l'extrême contemporain, notamment en ce qui concerne son usage de la perspective narrative et le rapport qu'il établit entre le

réel et la fiction (Proguidis, Garapon). En outre, le succès remporté par *L'Adversaire* invite à revaloriser la production passée de l'auteur, ce qui se reflète dans plusieurs publications sur ses romans précédents (Rico, Huglo) : des travaux universitaires commencent ainsi à orienter l'œuvre de l'auteur vers la légitimation spécifique.

Entre voyeurisme et narcissisme : *Un Roman russe*

En 2005, Carrère réalise l'adaptation cinématographique de *La Moustache*, qui fait renaître l'intérêt pour ce livre datant des années 1980 (Kaplan, Trémois, Longatte, Renard). Les éditions P.O.L. le rééditent à cette occasion, et obtiennent une gratification de cette stratégie commerciale en voyant le titre grimper les classements des meilleures ventes de l'été 2005.

Lorsqu'*Un Roman russe* est publié, en mars 2007, les conditions de la réception ont changé : c'est parce qu'une attente a été créée, cette fois dans les cercles plus spécialisés de l'intelligentsia française. D'un côté, cette attente découle de la consécration passée : puisque la production de Carrère a été, jusqu'à ce moment, digne d'être débattue, il est plausible, aux yeux des lecteurs, que son nouveau roman soit tout aussi remarquable, et donc qu'il mérite de leur attention (Merton, 456). De l'autre, l'attente est renforcée par l'intérêt des journaux, à l'occasion du lancement du livre, pour Carrère en tant que « personne » (dans le sens de Maingueneau, 107-108) – *Un Roman russe* thématise en effet sa relation avec sa mère, elle aussi une personnalité du milieu intellectuel parisien (Garcin 2007, Audrerie 2007, Lamberterie).

Dans ce roman, une collision a lieu entre la personne sociale et l'image de l'auteur, puisque le genre autofictionnel confond les voix de l'auteur, du narrateur et du protagoniste (Grell).⁸ Pour cette raison, certains reprochent à Carrère sa présence trop imposante dans l'histoire ainsi que sa volonté de tout montrer, faisant du lecteur un voyeur de ses expériences et rêveries (Cassivi, Montrémy 2007, Amette 2007). Dans des publications plus spécialisées, néanmoins, ce « narcissisme » est interprété comme un signe positif du « pacte autobiographique incisif et exigeant » (Favre) que l'auteur conclurait avec ses lecteurs, et certains estiment que le « dévoilement de l'intimité familiale ne transforme pas le lecteur en "voyeur" » (Noiville). Carrère serait donc en mesure de s'insérer dans le genre autofictionnel de manière complexe et actualisante.

Le nombre des ventes ne diminue pas : le tirage initial d'*Un Roman russe* atteint les cent mille copies (Favre) et, au bout de l'année, il s'avère l'un des dix textes littéraires les plus vendus en France. Aussi, dans le milieu académique,

Carrère ne cesse de susciter l'intérêt des chercheurs, qui continuent à s'intéresser à la présence du « romanesque » dans son œuvre, une question qui s'impose encore plus fortement à la sortie du roman successif.⁹

Tous publics : *D'autres vies que la mienne*

En 2009, P.O.L. publie *D'autres vies que la mienne*, qui obtient d'emblée un énorme succès de ventes.¹⁰ L'enthousiasme de la presse est unanime, et nous y distinguons trois courants : l'un, fréquent dans des revues comme le *Magazine Littéraire* et la *Revue des deux mondes*, met l'accent sur des questions d'ordre formel et stylistique ; un autre, dans des journaux généralistes comme *L'Humanité* et *Le Nouvel Observateur*, insiste sur la thématique et la signification morale du livre ; un troisième, dans des magazines comme *Elle* et *Marie Claire*, souligne le caractère sentimental du roman. Cette variété interprétative manifeste le succès de la stratégie éditoriale, qui vise à atteindre plusieurs catégories de lecteurs et à satisfaire des exigences différentes sans que le succès commercial de l'auteur (ni de sa maison) n'affecte sa légitimité littéraire. Le capital symbolique accumulé graduellement par l'auteur et par l'éditeur, en effet, exige un certain « désintéressement » de leur part vis-à-vis du simple profit économique (Bourdieu 1977) ; l'habileté de la maison d'édition et de son auteur à s'adresser en même temps aux divers segments du public est donc indispensable pour que la recherche du profit ne nuise à l'appréciation de l'œuvre en tant que bien symbolique qui se veut libre de toute ambition purement commerciale.

La voie d'accès la plus immédiate au livre semble être le sentiment : Carrère aurait écrit « une ode inattendue à l'amour conjugal » (Gautret, Audreire 2009, Liger), et obtient, entre autres, le Grand Prix Marie Claire du Roman d'Émotion.¹¹ D'autres reconnaissent la qualité fondamentale de l'écriture dans le renouveau de l'autofiction : Carrère serait en mesure de « sort[ir] le roman français des limites et de l'ornière de l'autofiction » (Amette 2009) et de relier « l'intime et le social » (Lebrun 2009). Certains, enfin, louent l'originalité du « dispositif narratif » (Joste) et du « regard » de l'écrivain (Tran Huy), capable de maintenir une distance idéale entre sa personne, son narrateur et son récit. Nous observons que l'attention des lecteurs se rapproche du texte au fur et à mesure que le degré de spécialisation de la critique augmente, alors que les publications généralistes se concentrent sur la trame et les personnes réelles évoquées dans le livre – ici, le juge Étienne Rigal (Legros, Salles, Diatkine).

La difficulté de classer l'œuvre de Carrère dans un genre univoque, qui accompagne systématiquement sa réception, est attisée par la quatrième de couverture, écrite par l'auteur et citée par plusieurs critiques : « Tout y est vrai ». ¹² Quoique Carrère insiste sur l'absence de fiction dans ses ouvrages

(Crom 2009), leur parution à l'intérieur d'une collection littéraire explique que les lecteurs n'arrêtent de les insérer dans les catégories de l'autofiction et du « roman vérité », et débattent régulièrement le statut de Carrère comme romancier (Pinte, Kapriélian 2009, Denis).

Construire un cas médiatique : *Limonov*

La rentrée d'automne joue un rôle fondamental dans l'attribution des grands prix littéraires, comme le Goncourt, le Renaudot, le Femina et le Médicis, décernés au début du mois de novembre. Dès lors, chaque maison choisit ses titres de pointe de sorte qu'ils paraissent au moment où les candidats sont annoncés. C'est un choix stratégique : non seulement parce que l'obtention d'un prix fait décoller le nombre d'exemplaires vendus, mais aussi parce que le discours médiatique autour des candidats, qui commence avant l'attribution des prix et parfois même avant la parution des livres, incrémente leur visibilité. C'est précisément ce qui arrive à Carrère en 2011.

P.O.L. choisit la rentrée d'automne pour *Limonov*, qui paraît le 8 septembre, après deux mois de publications d'extraits inédits et de comptes rendus. Comme il arrive souvent avec les romans de septembre, une opération massive de lancement est mise en place : *Télérama* et *Le Monde des Livres* lui consacrent leurs couvertures et de longs dossiers, pendant que de très nombreux articles anticipent des informations sur le protagoniste, dont les photographies remplissent les suppléments (Crom 2011, Reza, Kapriélian 2011, Buisson 2011 ; Devarrieux 2011 ; Pivot 2011). Albin Michel saisit l'occasion pour rééditer le *Journal d'un raté* de Limonov, paru pour la première fois en 1982 et distribué dès le 1^{er} septembre 2011 ; Le Dilettante republie aussi un recueil paru déjà en 1991, *Discours d'une grande gueule coiffée d'une casquette de prolo*. En somme, l'engouement pour la figure du protagoniste est si grand, et si fortement encouragé par les stratégies commerciales des éditeurs, que le public ne peut ignorer, au moment de la sortie du livre, ni son nom ni celui de Carrère.

L'évènement répond à des exigences externes au champ littéraire, au sens où le discours autour de *Limonov*, à ce stade, prend peu en considération le texte et, jusqu'à l'attribution des prix, le discours et les ventes sont très influencés par les listes des favoris. En septembre, certains font allusion à la possibilité que Carrère obtienne le Goncourt (Papillaud, Besson) ; ensuite, les ventes augmentent en octobre, quand la deuxième sélection du Renaudot est publiée, puis en novembre et décembre, après l'attribution à *Limonov* du Renaudot, du Prix de la Langue Française et du Prix des Prix.

L'hybridité du genre, à mi-chemin entre biographie et roman, et l'inclusion de l'auteur dans son récit par l'emploi du « je », demeurent les traits

saillants mis en relief par la critique. Elle se laisse instruire par la quatrième, qui met sur le même plan la vie du protagoniste et « un vrai roman d'aventures ». Il y a peu d'exceptions à l'appréciation diffuse de la distance que l'auteur établit, par son instance narrative, entre lui-même et son sujet : persuadés par la déclaration de l'auteur-narrateur de vouloir suspendre tout jugement (dans la quatrième), les lecteurs présentent ce positionnement « ambivalent » comme un signe de la qualité du roman, qui ne se limite pas à une simple biographie, mais fournit aussi une image de Carrère (Nigdélian-Fabre, Reza, Stélandre).

Un compte rendu évoque le risque de ce positionnement ambigu : l'historienne Galia Ackerman critique les « licences trop poétiques » de Carrère sur un sujet qui « est à prendre au sérieux ». La critique académique, en effet, s'avère à nouveau plus réceptive. En 2012, Gefen élucide la liaison entre la structure narrative de *Limonov* et sa double valeur de « récit de l'ambivalence morale de l'Occident et [...] de la quête d'identité » de l'auteur ; en 2014, Laurent Demanze dirige un numéro de *Roman 20-50* consacré à Carrère, où Dominique Rabaté s'interroge sur « les pouvoirs de la littérature » au prisme d'une lecture de *Limonov* (93-101), et Annie Oliver observe comment l'auteur se sert du réel pour « qu'il vienne donner un 'supplément' de romanesque à son récit » (23- 34). Ces publications représentent des signes de la légitimité acquise dans le pôle autonome du champ et dans sa fraction académique.

Limonov fournit une première occasion d'aborder l'œuvre de Carrère en tant qu'unité, et non plus comme une suite d'ouvrages isolés. Le choix de consacrer à l'auteur un numéro de revue dans son intégralité est un premier signe du passage, dans le processus de légitimation de son œuvre, de la consécration à la canonisation.¹³ En effet, l'attention des contributeurs de *Roman 20-50* pour Carrère peut être interprétée comme une preuve de leur croyance dans la valeur de son œuvre, qu'ils considèrent comme représentative de son époque et comme partie du « répertoire » de l'extrême contemporain. C'est dans ce sens qu'il faudra interpréter, quelques années plus tard, le choix de P.O.L. d'éditer un vaste volume collectif autour de toute l'œuvre de Carrère, *Faire effraction dans le réel*.

Conclure un cycle : *Le Royaume*

Mais avant d'en arriver à ce volume, un nouveau roman devient le plus grand phénomène médiatique de la rentrée 2014. Il s'agit du volumineux *Royaume*, que l'éditeur présente comme « un livre [...] total ». Avec *Le Royaume*, la course aux prix recommence : la sortie est prévue pour le 11 septembre et, comme pour *Limonov*, toutes les pages culturelles s'occupent du livre et de son auteur bien avant cette date. Pourtant, la « pression des libraires » serait augmentée autant

que l'éditeur anticipe la date de parution (Aissaoui) : le livre sort en librairie le 28 août et, en moins d'un mois, un tirage de deux cent mille exemplaires est épuisé.¹⁴

Là où, trois ans plus tôt, des photographies de Limonov occupaient des pages entières, cette fois c'est Carrère qui fait la une : la première page d'*Elle* annonce l'arrivée d'une « carrèremania » et l'écrivain paraît sur les couvertures de *Télérama*, *Le Monde des Livres*, *Le Nouvel Observateur*, *Lire*, *Livres Hebdo* et du *Magazine littéraire*. Ces publications contiennent souvent des entretiens où l'auteur approfondit son rapport avec le sujet ; en outre, elles profitent de ce *magnum opus* pour reparcourir sa bibliographie et y reconnaître des éléments de continuité. *Le Royaume*, en somme, est présenté comme l'aboutissement de sa production, l'ouvrage conclusif d'un cycle commencé au plus tard avec *L'Adversaire* (Crom 2014, Birnbaum et Leyris, Brière).

L'énorme retentissement du livre avant et après sa parution illustre bien la tendance de cet engouement à s'autoalimenter. Entre juin et juillet, quelques publications diffusent déjà les titres attendus pour la rentrée et annoncent leurs favoris pour les prix les plus convoités. Ainsi, bien avant la parution du roman, Carrère est proposé comme le lauréat le plus probable du Goncourt (Garcin 2014). Cependant, la liste des candidats confirme l'avis négatif de Bernard Pivot, nouveau président de l'Académie Goncourt : *Le Royaume* ne serait pas le meilleur livre de Carrère et il ne ferait donc pas partie des titres sélectionnés (2014). Or la presse choisit d'en parler aussi *in absentia* (Chaudey, Leménager, Beuve-Méry) : ce n'est donc pas l'obtention du prix qui procure de la visibilité, mais l'apparat médiatique autour de son attribution qui crée un effet publicitaire. En outre, la décision de l'Académie n'empêche ni les journalistes de continuer à présenter *Le Royaume* comme « le livre phare de la rentrée » (Sulser, Sprenger) et lui attribuer leurs prix littéraires¹⁵, ni les lecteurs de subir l'influence de l'omniprésence médiatique de l'auteur (Brocas, Maris, Ono-dit-Biot), dont le livre reste parmi les plus vendus jusqu'au début 2015.

Le Royaume trouve un écho important dans la presse chrétienne, où les avis sont plus partagés qu'ailleurs. La critique la plus âpre est écrite par l'historien Yves Chiron, qui accuse Carrère d'avoir recours à de nombreuses « hypothèses infondées et [...] affirmations aventureuses », rendant son « gros livre [...] ambitieux, décevant et scandaleux ». Or cette remarque, qui met l'accent sur les inexactitudes historiques et exégétiques dans l'ouvrage, repose sur sa plurivalence générique. « Ni roman, ni étude historique » (Chiron 2014), *Le Royaume* met en difficulté ses lecteurs, qui se servent des termes « enquête » ou « fresque » pour le définir (Duplat, Charrin, Rossignol, Makarian). Les deux sont dans la présentation éditoriale, qui ne contient pas le mot « roman » et fait

allusion à l'activité de l'auteur « d'enquêter sur ce qu'il fut » pour écrire « une fresque » ; l'auteur opte aussi, dans la quatrième, pour le terme « enquête ». L'hésitation à classer le livre dans l'un ou l'autre genre justifie donc les réticences de certains vis-à-vis d'un ouvrage qui se veut pédagogique, mais ne respecte pas les contraintes d'objectivité d'une analyse éminemment historique. Comment lire donc *Le Royaume* ? Et quel degré de fiabilité devrait-on exiger d'un ouvrage littéraire ? Les multiples réponses à ces questions, laissées délibérément ouvertes et par l'auteur et par son éditeur, expliquent cette réception mixte. La plupart des comptes rendus sont très positifs et applaudissent l'habileté de Carrère à renouveler toujours sa production, tout en restant fidèle au style que le public lui connaît (Devarrieux 2014, Philippe, Lebrun 2014). Loin du milieu chrétien, la critique la plus fréquente concerne plutôt le style « un poil trop didactique » (Ono-dit-Biot, Sarthou-Lajus, Bégaudeau) : la volonté d'actualisation de la matière biblique, dans les critiques les plus sévères, est interprétée comme une banalisation au profit d'un récit (trop) autobiographique (Silly, Pivot 2014, Assouline, Bastié, Darrigrand). Néanmoins, si quelqu'un voit dans cette forme d'écriture la manifestation d'un certain narcissisme, Carrère se figure son emploi du « je » comme « une forme d'humilité qui consiste à dire : ce n'est que moi qui dis ça, ça ne prétend pas dire la vérité » (Birnbaum et Leyris).

Nous observons donc, à nouveau, que la variété de la réception reflète non seulement l'ouverture du texte à plusieurs interprétations, mais aussi l'efficacité de la distribution et de la promotion diversifiée de l'ouvrage de la part de son éditeur.

Conclusions

L'alliance entre un auteur et une maison d'édition à leurs débuts est l'une des stratégies possibles pour que tous les deux puissent, en se mettant en lumière réciproquement, se faire un nom dans le champ littéraire. La liaison entre P.O.L. et Emmanuel Carrère, qui commence dans les années quatre-vingt et continue à ce jour, est un bon exemple de la façon dont un écrivain et son éditeur ont réussi à faire carrière dans ce milieu et à se caractériser mutuellement. Lancé par une maison encore inconnue, mais qui était douée d'emblée d'un capital économique considérable et gérée par un éditeur bien inséré dans son champ, Carrère a pu développer au fil des années un style de plus en plus personnel et solide, tout en obtenant dès le début de sa trajectoire une visibilité importante auprès du grand public. À son tour, l'auteur est devenu, dès les années deux mille, l'une des figures de proue de P.O.L., qui peut compter aujourd'hui sur les revenus d'ouvrages qui s'avèrent, chaque fois et à coup sûr,

non seulement des *best-sellers*, mais aussi des investissements rentables sur le long terme. Grâce à cette coopération durable, l'auteur et son éditeur ont pu accumuler un capital symbolique qui, arrivé plus lentement par rapport aux premiers succès de ventes, s'est pourtant consolidé au fil des années jusqu'à projeter les deux – Carrère ainsi que P.O.L. – dans des positions dominantes au sein du pôle de production restreinte du champ littéraire.

S'il est vrai que la publication de *L'Adversaire*, en 2000, constitue un tournant indéniable dans la production de l'écrivain, il est aussi certain que sa trajectoire est bien plus complexe qu'une simple succession de deux périodes. Reconnu dans le milieu intellectuel parisien dont il est issu, Carrère expérimente, avec ses publications des années quatre-vingt, avec plusieurs genres et subcultures : passionné de cinéma, journaliste chez *Télérama*, biographe d'une icône de la science-fiction, auteur de romans et d'essais, il inaugure sa bibliographie de façon très ouverte avant d'en arriver à sa maturité stylistique. La publication, en 2016, du recueil *Il est avantageux d'avoir où aller*, où sont réunis des textes rédigés pendant toute sa carrière, surtout de nature journalistique, étend encore une fois l'espace des possibles en ouvrant le domaine d'activité de l'auteur : si la critique hésite déjà à en parler comme d'un simple romancier, l'éditeur propose par ce biais un nouveau développement pour faire de Carrère non seulement un écrivain, mais un intellectuel tout court.

La trajectoire ascendante d'Emmanuel Carrère au sein du champ littéraire français, dans le pôle plus autonome ainsi que dans le pôle de production de masse, met en lumière l'importance des facteurs extratextuels dans le processus de médiation et réception des textes littéraires. Comme chaque « nouvel entrant », l'auteur doit repérer des instances de légitimation qui lui ouvrent une voie d'accès au champ : l'éditeur représente, ici comme dans la majorité des cas, le premier *gate keeper* en mesure d'admettre dans le champ un nouvel écrivain, c'est-à-dire de lui accorder le droit d'entrée en tenant lieu de garant de sa valeur. Une fois franchi ce pas, d'autres instances favorisent la visibilité de l'auteur, notamment auprès du grand public : en l'occurrence, nous observons que la presse et les médias jouent un rôle primordial dans la construction d'un personnage public, et que l'apparat médiatique autour des prix littéraires français les plus renommés exerce une force d'attraction des masses sans égal. L'accumulation de capital symbolique requiert également des alliances stratégiques : ici, l'appartenance même de l'auteur à la scène intellectuelle parisienne, mise en relief par le discours des médias et de l'auteur même sur sa relation avec sa mère, une personnalité de renom dans le milieu culturel, entre en résonance avec, d'une part, l'attention que quelques groupes isolés de la critique académique et militante lui vouent à partir des années 2000 et, d'autre part, avec

l'ascension graduelle de P.O.L., une maison qui est de plus en plus en mesure de légitimer ses auteurs grâce à un fonds de catalogue qui gagne en prestige d'année en année. Sans faire entièrement abstraction du texte en tant que tel – nous avons évoqué notamment l'évolution du style de l'auteur, qui lui a valu l'intéressement et les éloges de la critique spécialisée –, il en ressort qu'un nombre d'éléments externes, quoique liés intimement au texte et à son marquage éditorial, sont responsables des modalités de réception des ouvrages et de la fortune de leurs auteurs.

Notes

1. Ce projet a reçu un financement de l'Union Européenne dans le cadre du programme Horizon 2020 pour la recherche et l'innovation avec la bourse Marie Skłodowska-Curie n.665850.
2. Chez le même éditeur, depuis 1978, sortent aussi quelques ouvrages de sa mère, Hélène Carrère d'Encausse.
3. « Ainsi est-il question, dans ce roman, [...] d'amour surtout et de fabulations. » (quatrième de couverture de la première édition, 1983).
4. Pour la décennie 1990-2000, les titres publiés par an sont 19 (1990), 34 (1991), 33 (1992), 30 (1993), 35 (1994), 35 (1995), 35 (1996), 43 (1997), 50 (1998), 48 (1999), 46 (2000).
5. La citation est issue de la brève présentation de l'auteur faite par Pivot au début de la transmission : il s'agit de l'épisode appelé « Un stylo dans le patrimoine génétique », émis le 18 avril 1986.
6. Merton analyse les modalités de l'effet Mathieu dans les sciences dures ; Gisèle Sapiro applique ce phénomène à l'analyse des flux de traduction.
7. En 1999, Gilles Cayatte avait déjà réalisé un documentaire sur l'affaire, *Le Roman d'un menteur*.
8. Cette catégorisation est partielle, car le roman réunit plusieurs noyaux narratifs distincts, dont le caractère autofictionnel est plus ou moins accentué selon les cas (voir Buisson 2007 et Martin 2007).
9. Nous rappelons le recueil de Majorano (2008) qui contient notamment deux articles de Dominique Rabaté (« Passages à la limite. Roman et romanesque chez Emmanuel Carrère ») et d'Annie Olivier (« Quand le réel fait trembler la fiction »).
10. Carrère est le troisième auteur francophone le plus lu, selon le palmarès de *L'Express* du 16 mars 2010.
11. Le roman obtient aussi le titre de « Meilleur roman de l'année » du jury du Globe de Cristal 2010, le Prix des Lecteurs de *L'Express* et le Prix Crésus.
12. La citation est issue de la quatrième de couverture de l'édition originale. Une piste de recherche consiste à analyser la réception de cet ouvrage en Allemagne, où cette citation est devenue le titre du roman, *Alles ist wahr* (2014).
13. Le modèle, certes réductif, mais utile dans la schématisation des trajectoires des agents culturels, est proposé par Jacques Dubois.

14. D'après Jean-Paul Hirsch (directeur commercial de P.O.L.), l'éditeur avait choisi de publier le livre en septembre pour assurer la visibilité des autres parutions ; cependant, l'attention portée par la presse à Carrère depuis août l'aurait « obligé » à diffuser le texte deux semaines plus tôt.

15. *Le Royaume* est lauréat du Palmarès 2014 de *L'Express* ; il obtient aussi le Prix *Le Monde* et le prix pour le Meilleur livre de l'année de la revue *Lire*.

Ouvrages cités

Galia Ackerman, « Le Limonov d'Emmanuel Carrère », *Esprit*, février 2012, 150-154.

Mohammed Aissaoui, « Édition : chacun cherche son best-seller », *Le Figaro*, 3 septembre 2014.

Ed Alcock, *Hobbledehoy*, Paris, Terre Bleue, 2013.

Jacques-Pierre Amette, « Emmanuel Carrère, Narcisse sans pitié », *Le Point*, 1^{er} mars 2007.

— « La nuit des autres », *Le Point*, 12 mars 2009.

Pierre Assouline, « L'ego-péplum d'Emmanuel Carrère », *La République des livres*, 23 août 2014.

Sabine Audrerie, « Le livre de ma mère », *La Croix*, 1^{er} mars 2007.

— « Emmanuel Carrère après la vague », *La Croix*, 12 mars 2009.

Eugénie Bastié, « Le christianisme pour les nuls ? », *Causeur*, 4 octobre 2014.

François Bégaudeau, « Carrère désarmant », *Transfuge*, décembre 2014.

Jean Birnbaum, Raphaëlle Leyris, « Emmanuel Carrère : Le "je" exprime une forme d'humilité », *Le Monde*, 12 septembre 2014.

Patrick Besson, « Le retournement », *Le Point*, Septembre 2011.

Alain Beuve-Méry, « Emmanuel Carrère toujours pas dans le saint des saints », *Le Monde*, 6 septembre 2014.

Dominique Bona, « Voyage dans l'imaginaire enfantin », *Le Figaro*, 25 mai 1995.

Pierre Bourdieu, « La Production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13, 1977, 3-43.

— *Les Règles de l'art. Génèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

— « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 126-127, 1999, 3-28.

— « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, 2002, 3-8.

Émilie Brière, « Un chemin de croix », *Magazine littéraire*, août/septembre 2014.

Alexis Brocas, « Carrère, les raisons d'une canonisation », *Magazine littéraire*, décembre 2014.

Jean-Christophe Buisson, « La résolution russe », *Le Figaro Magazine*, 3 mars 2007

— « Edouard le Terrible », *Le Figaro Magazine*, 27 août 2011.

Emmanuel Carrère, *Werner Herzog*, Paris, Edilig, 1982.

— *L'Amie du jaguar*, Paris, Flammarion, 1983.

— *Bravoure*, Paris, P.O.L., 1984.

— *La Moustache*, Paris, P.O.L., 1986.

— *Le Détroit de Behring. Introduction à l'uchronie*, Paris, P.O.L., 1986.

— *Hors d'atteinte*, Paris, P.O.L., 1988.

— *Je suis vivant et vous êtes morts*, Paris, Seuil, 1993

— *La Classe de neige*, Paris, P.O.L., 1995.

— « Vie abrégée d'Alan Turing », *Revue de littérature générale*, 1, 1995, 301-314.

- *L'Adversaire*, Paris, P.O.L., 2000.
 - *Un Roman russe*, Paris, P.O.L., 2007.
 - *D'autres vies que la mienne*, Paris, P.O.L., 2009.
 - *Limonov*, Paris, P.O.L., 2011.
 - *Le Royaume*, Paris, P.O.L., 2014.
 - *Il est avantageux d'avoir où aller*, Paris, P.O.L., 2016.
- Eve Charrin, « Codicille au Nouveau Testament », *La Quinzaine littéraire*, 1^{er} septembre 2014.
- Marie Chaudey, « Emmanuel Carrère évincé du Goncourt, une farce des jurés ? », *La Vie*, 10 septembre 2014.
- Yves Chiron, « Un Royaume inventé et déformé », *L'Homme Nouveau*, 27 septembre 2014.
- Nathalie Crom, « Sans fiction, pas d'écrivain ? », *Télérama*, 20 mai 2009.
- « L'événement, Limonov », *Télérama*, 31 août 2011.
 - « Emmanuel Carrère », *Télérama*, 23 août 2014.
- Mariette Darrigrand, « Le Royaume de Carrère, les raisons d'un succès », *Études. Revue de culture contemporaine*, 2, 2015, 43-53.
- Laurent Demanze (dir.), *Roman 20-50. Emmanuel Carrère : Un roman russe, D'autres vies que la mienne et Limonov*, 57, 2014.
- Laurent Demanze et Dominique Rabaté (dir.), *Faire effraction dans le réel*, Paris, P.O.L., 2018.
- Stéphane Denis, « Carrère en exploration », *Le Figaro*, 7 mars 2009.
- Claire Devarrieux, « Classe tous risques », *Libération*, 4 mai 1995.
- « Carrère à ciel ouvert », *Libération*, 1^{er} mars 2007.
 - « Les contradictions d'un salaud en forme de héros », *Libération*, 27 août 2011.
 - « Emmanuel Carrère, comme un roi mage en Galilée chemine au début de notre ère sur les traces des saints Paul et Luc », *Libération*, 28 août 2014.
- Anne Diatkine, « D'autres vies que la sienne », *Elle*, 30 mai 2009.
- Jacques Dubois, *L'Institution de la littérature*, Bruxelles/Paris, Labor/Nathan, 1978.
- Guy Duplat, « Carrère et le fou de Dieu », *Lire*, 1^{er} septembre 2014.
- Emmanuel Favre, « Le temps retrouvé », *Le Matricule des Anges*, Avril 2007.
- Christine Ferrand, « L'enquête », *Livres Hebdo*, 10 décembre 1999.
- Fabrice Gagnault, « Romand noir », *Elle*, 3 janvier 2000.
- Thierry Gandillot, « "Pourquoi j'ai écrit sur Romand" », *L'Express*, 25 février 2000.
- Paul Garapon, « Décentrer le regard. Le travail du roman. Carrère et Jean Rolin », *Esprit*, juin 2003, 25-36.
- Jérôme Garcin, « Emmanuel Carrère à rebrousse-poil », *L'Évènement du Jeudi*, 13 mars 1986.
- « Carrère noir », *L'Express*, 11 mai 1995.
 - « Le secret de ma mère », *Le Nouvel Observateur*, 22 février 2007.
 - « Quelques conseils pour la rentrée littéraire », *La Provence*, 31 août 2014.
- Diane Gautret, « La vie des autres », *Famille Chrétienne*, 16 mai 2009.
- Alexandre Gefen, « Au pluriel du singulier : la fiction biographique », *Critique*, 781-782, 2012, 565-575.
- Isabelle Grell, *L'Autofiction*, Paris, Armand Colin, 2014.
- Marie-Pascale Huglo, « Voyage au pays de la peur. Rumeur et récit dans *La Classe de neige* de Carrère », *Protée*, 32, 2004, 101-112.
- Jean-François Josselin, « Maudit à jamais », *Le Nouvel Observateur*, 27 juillet 1995.
- Juliette Joste, « De la littérature et des bons sentiments », *Revue des deux mondes*, mars 2010, 172-176.

- Frédérique Jourdaa, « Le premier grand livre de l'année », *Le Parisien*, 4 janvier 2000.
- Nelly Kaplan, « À repousse-poil », *Magazine littéraire*, juillet/août 2005.
- Nelly Kapriélian, « Les survivants », *Les Inrockuptibles*, 10 mars 2009.
- « Emmanuel Carrère : "Limonov est un loser magnifique" », *Les Inrockuptibles*, 6 septembre 2011.
- Jean-François Kervéan, « Moi, Emmanuel Carrère, écrivain, assassin », *L'Événement du jeudi*, 2 décembre 1999.
- Vincent Landel, « Descente en piqué », *Le Magazine littéraire*, juin 1995.
- Olivia de Lamberterie, « "J'ai dévoilé ce secret pour moi et pour ma mère" », *Elle*, 5 mars 2007.
- Jean-Claude Lebrun, « Le petit garçon qui ne voulait plus voir le jour », *L'Humanité*, 16 juin 1995.
- « La place des autres », *L'Humanité*, 9 avril 2009.
- « Emmanuel Carrère. Le doute fertile », *L'Humanité*, 9 octobre 2014.
- Martin Legros, « Le contrat social d'Étienne Rigal », *Philosophie Magazine*, mars 2013.
- Grégoire Leménager, « Prix Goncourt 2014 : les 15 romans sélectionnés », *Le Nouvel Observateur*, 4 septembre 2014.
- Pierre Lepape, « Les enfants de la nuit », *Le Monde*, 5 mai 1995.
- Raphaëlle Leyris, « Un écrivain des "choses de l'âme" », *Le Monde*, 28 août 2014.
- Baptiste Liger, « La vie et rien d'autre », *Lire*, mars 2009.
- Arnaud Longatte, « Emmanuel Carrère : "N'avoir pas d'autres armes que ce que disent les personnages" », *La Gazette des Scénaristes*, 1^{er} mai 2005.
- Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Matteo Majorano (dir.), *Chercher la limite. Écritures en tension*, Bari, B.A. Gaphis, 2008.
- Christian Makarian, « Luc, Paul et Emmanuel », *L'Express*, 27 août 2014.
- Philippe Manière, « À un poil près », *Le Quotidien*, 24 juin 1986.
- Bernard Maris, « Trois romans et un oreiller », *Charlie Hebdo*, 1^{er} octobre 2014.
- Isabelle Martin, « Le grand-père fantôme », *Le Temps*, 3 mars 2007.
- Robert King Merton, *The Sociology of Science. Theoretical and Empirical Investigations*, Chicago, University of Chicago Press, 1973.
- Jean-Maurice de Montrémy, « Sueur froide », *La Croix*, 21 mai 1995.
- « Ceux qui l'aiment prendront le train », *Livres Hebdo*, 1^{er} mars 2007.
- Valérie Nigdélian-Fabre, « Une vie d'homme », *Le Matricule des Anges*, 126, septembre 2011.
- Florence Noiville, « Emmanuel Carrère : "J'avais l'impression d'être enfermé" », *Le Monde des Livres*, 2 mars 2007.
- Christophe Ono-dit-Biot, « Carrère au Royaume de la démesure », *Le Point*, 28 août 2014.
- Karine Papillaud, « *Limonov*, roman très goncourable », *20 minutes*, 15 septembre 2011.
- Elisabeth Philippe, « En toute bonne foi », *Les Inrockuptibles*, 10 août 2014.
- Jean-Louis Pinte, « Vieillirons-nous ensemble ? », *La Tribune*, 26 mars 2009.
- Bernard Pivot, « *Limonov*, notre invraisemblable contemporain », *Journal du dimanche*, 28 août 2011.
- « Le western évangélique d'Emmanuel Carrère », *Journal du dimanche*, 31 août 2014.
- Lakis Proguidis, « Là où s'arrête la réalité virtuelle. Carrère, *L'Adversaire* », *L'Atelier du roman*, 23, septembre 2000.
- Paul Renard, « L'horreur et le mal », *Positif*, 614, avril 2012.
- Yasmina Reza, « Carrère et son "bad guy" », *Le Monde des Livres*, 2 septembre 2011.

- Josette Rico, « *Hors d'atteinte ?* de Carrère. Le jeu comme obscur de la jouissance féminine », dans Éric Francalanza (dir.), *La Littérature et le jeu du XVIIe siècle à nos jours*, Bordeaux, Presses Universitaires, 2004.
- Véronique Rossignol, « Emmanuel Carrère », *Livres de France*, septembre 2014.
- Isabelle Rüf, « Emmanuel Carrère », *Le Temps*, 8 janvier 2000.
- Alain Salles, « Etienne Rigal, juge en équilibre », *Le Monde*, 23 juin 2009.
- Gisèle Sapiro, *Sciences humaines en traduction : les livres français aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Argentine. Rapport de recherche*, Paris, Centre européen de sociologie et de sciences politiques, 2014.
- Nathalie Sarthou-Lajus, « Une rentrée catholique ? », *Études. Revue de culture contemporaine*, octobre 2014.
- Renaud Silly, « Un athlète de l'exégèse », *Commentaire*, 149, 2015, 213-216.
- Anne-Sylvie Sprenger, « Carrère, pourquoi il domine la rentrée littéraire », *Le Matin*, 21 septembre 2014.
- Thomas Stélandre, « Cocktail Limonov », *Le Magazine littéraire*, Septembre 2011.
- Eléonore Sulser, « Emmanuel Carrère fait le tour de son "Royaume" », *Le Temps*, 6 septembre 2014.
- Jean-Pierre Tison, « Emmanuel Carrère », *Lire*, février 2000.
- Minh Tran Huy, « Carrère, tout autre », *Magazine littéraire*, mars 2009.
- Claude-Marie Trémois, « *La Moustache*, d'Emmanuel Carrère », *Esprit*, 316, juillet 2005, 243-246.
- Camille Zammit, *L'Apparence du livre : l'art de l'identité visuelle dans l'édition littéraire française*, sous la direction de Jérôme Dupeyrat, Mémoire de Master 2 « Édition imprimée et électronique », Université de Toulouse II – Jean Jaurès, 2013-2014.